

Memo(r)
de
Séverine Pirovano

La chapelle ardente

« La mort est iconophile » écrit Philippe Ariès. Elle peut être aussi lexicophile si tant est que le mot existe. Tout au moins vit-elle dans les mots qui sont aussi de petites icônes.

Non loin de la servante Anna de *Cris et chuchotement* d'Ingmar Bergman, qui prend dans ses bras sa maîtresse moribonde par compassion pour que la vie se faufile encore un peu, Séverine Pirovano, dans *Memo(r)*, prend l'épaule des douleurs alentour pour parer l'oubli, apaiser le souvenir, le maintenir (on l'entend en deux mots). Ce sont des écrits bons et dignes, métaphysiques aussi, qui se saisissent de la question de l'oubli, de la vie par-delà la mort, de la souffrance, de ce qui reste, des traces que n'a cessé de quêter Modiano depuis les débuts de son œuvre. Car peut-être est mort celui qui laisse les morts.

En filigrane dans ses pages qui forment une chapelle – au sens de lieu consacré où l'on conservait les reliques des saints – la compassion prend tout son sens.

J'écris.

Je choisis ardemment mes mots.

Elle avait déjà, dans un premier ouvrage, exhumé un absent par un patient travail de réminiscence. On pouvait parler de tentative orphique. Ramener le disparu, pour un temps de ré-surrection. Non pas rester de pierre mais en déposer quelques-unes, comme dans la tradition juive, à l'endroit de celui qui s'est effacé et lui faire mémoire. Ériger une stèle de mots. En théologie la résurrection est le passage de la mort à la vie éternelle, à l'immortalité.

Ça ne passe pas d'être mort
Les morts sont dans la douleur vive
À la fenêtre ouverte

Séverine Pirovano parle aussi de l'ivraie de ses morts, elle dit que « la mémoire mord », qu'un danger peut menacer, qu'on ne peut que se tenir à distance, dans cette zone double et contradictoire qu'est l'abandon, une ascèse entre le mortifère et la légèreté, à l'aube du jour qui point.

Ainsi va la métaphore de Gérard de Nerval parlant de l'aimable printemps qu'il avait cru passé et qui ressuscite paré de couleurs éclatantes. Il s'agit de faire sortir de l'oubli, et revenir à l'esprit, de faire revivre en pensée, comme la voix du Christ qui ramène Lazare ou la jeune fille des ténèbres.

Quand Maeterlinck s'interroge : « Que deviennent les morts que nous ressuscitons dans nos conversations et dans nos souvenirs et qui retombent dans leurs tombes ? » Francis Ponge, quant à lui, utilise le rare adjectif ressuscitable : « [La vie] pense confusément que son support peut un jour lui faillir, alors qu'elle-même se sent éternellement ressuscitable ».

Voilà ce que Séverine Pirovano crée, debout face à la grande faux. Elle met un peu d'onguent ressuscitatif, comme le fait faire Rabelais à son Pantagruel, si triste d'avoir vu mourir son ami : « mist à l'entour [de la plaie] ung peu d'ung onguent qu'il appeloit ressuscitatif ».

On pense à *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski tout imprégné de son enfance douloureuse, des années de bagne, de l'épilepsie et du tragique du monde. Veillant son épouse morte, il commençait à nouveau d'écrire pourtant. Janáček en tirera un drame lyrique ou plane à son tour la mort de la petite enfant Olga et les événements de 1915. La création est forte contre la Parque et l'anéantissement.

Dans cet espace du plus rien, Séverine Pirovano prône la Vie vaille que vaille, même au bord du grand désespoir profond où l'on peut se jeter comme d'une fenêtre écrit-elle dès le premier poème. Elle est dans le plein ciel d'un tableau. Dans le monochrome de Klein peut-être, ou bien avec l'homme bleu de Magritte, chevauchant *Der blaue Reiter* de Franz Marc, émerveillée par l'azur de Nicolas de Staël ou abritée sous l'arbre bleu d'Alechinsky qui sait ? En tous cas à l'écoute de la terre qui crie, à la rencontre de l'autre, prochain ou lointain, souffrant de son joug. Elle en fait naître des fragments d'écriture.

Elle dit que deux fois c'est possible, en citant Éric Simon (un mot s'écrit toujours deux fois), qu'un retour est

pensable, que la mort n'est pas coda ni épilogue et qu'il faut « s'inscrire en faux », que l'hapax legomenon qui n'a pas de seconde fois dit Jankélévitch n'est pas absolu. Même avec le pire de Lidice, d'Oradour, d'Hiroshima et d'Alep. On peut faire mentir la mort et faire rappel. Si Primo, tu es là chaque fois que l'on te lit, qu'on t'écrit.

« Il faut bien que quelqu'un regarde
où vont les morts, par où ils partent »

lance-t-elle dans le silence assourdissant de nos très modernes temps. Oui la mort rôde et entrelace ses textes, mais la lumière irradie les spectres et les fantômes, comme les lumières innombrables de *La chambre verte* de Truffaut, tiré de la nouvelle de Henry James *The Altar of the dead*, quand le personnage principal Julien Davenne – mais n'est-ce pas le cinéaste puisqu'il joue le rôle ? – met en scène une chambre où il fait mémoire de sa femme puis des chers disparus. La lumière des bougies et la musique de Maurice Jaubert, lui-même mort prématurément en 1940, donnent une portée transcendante à ce film d'hommage aux morts aimés. La dévotion y est pleine et entière, presque aux confins de la folie, comme un pur amour.

Dans le livre qui « délivre » de Séverine Pirovano « Les mots sont comme ses flocons. Pourquoi ? je ne sais pas quel lien se tisse là. De cette image de neige effaçant les limites des champs, se moquant des barrières, toujours renaît celle d'un grand-oncle mort à Ohrdruf. Un camp en forêt de Thuringe. De ce camp il a dû voir des arbres, l'hiver de sa mort, des arbres ». Émerge alors pour celui qui lit, le visage d'Etty Hillesum, jeune juive internée et morte dans un camp.

Un soir, près du champ de lupins jaunes, entre la cantine et la baraque de désinfection, un vieil homme lui dit qu'il faudrait être un grand poète pour décrire Westerbork. « Il avait raison » consigne-t-elle soigneusement dans son journal. Des poètes il y en a bien besoin dans ce camp « pour que ceux qui vivent des temps troublés, plus dévorants, puissent se reconforter à leurs créations, et qu'ils y trouvent un refuge tout prêt pour leur désarroi... baume versé sur tant de plaies » écrit-elle et elle ajoute « Donne-moi chaque jour une petite ligne de poésie, mon Dieu... je la murmurerai le soir à ton vaste ciel. » Plus tard elle consigne « Il n'y a pas de poète en moi, il n'y a qu'un petit morceau de vie qui pourrait se muer en création poétique.

Les textes-poèmes de Séverine Pirovano sont aussi des prières, des cantillations de Kaddish pourrait-on oser. La Kaddish Yatom de consolation et de commémoration. Elle allume des phrases-chandelles, des *Nerot neshama*.

Il y est beaucoup question du poids des corps et des choses. L'on peut y percevoir le petit bruit de la chaîne de l'attachement, et on entend implorer « nos bagages un peu lourds... poser nos sacs ». sur les notes hébraïque de Maurice Ravel. Mais aussitôt elle fait louange et poésie de son lamento pour alléger le bats, poésie comme contrepoids en quelque sorte, jusqu'à dans la grâce des dernières images qu'elle nous offre, sorte de *Cantique des cantiques* pour aujourd'hui. Cela fait penser au *Chant d'ombre* et *Hostie noire* de Senghor, ces belles élégies où l'auteur nous parle du respect des vivants autant que de celui des morts.

La profonde fidélité de Séverine Pirovano est un ex-voto qui apparaît ça et là « comme un chien toujours » dit-elle. C'est le chien Pavel de Jean Sullivan ou le chien biblique de Tobie qui trotte dans les pas de son maître, ce pourrait être le barbet de Prévert, poète à qui elle rend hommage car ceux-là aussi méritent d'être exhumés, on leur doit à ces morts-là aussi, aux mots de ces morts. Ne fait-on pas comme ceux qui nous ont mis au monde d'une manière ou d'une autre, pareil et autrement.

« Le matin / dit qu'il essaiera » écrit Guillevic dans *Possible futur*. Séverine Pirovano lui fait écho : « La voix du matin dit : recommence », et elle répète :

Je porte en moi un enfant mort
Une fille qui n'avait pas de nom
Elle était de toutes les couleurs
Elle aimait déjà le présent
C'est difficile d'aimer les morts
Mais c'est bien le moins qu'on leur doit...

On peut bien se demander qui est ce Elle ? Quelle est cette aile ? D'où lui vient ce délivre-moi douloureux ?

L'adulte et l'enfant sont mêmes et se superposent. Cet être sans âge traverse les textes et les époques. Tel un ange, il est partout présent et « sait tout dans sa lucidité » écrit-elle. Parfois, perdue, elle dévoile un chagrin « où est passé l'enfant qui courait ? » ou bien « Soyons sincères tout est triste ». Très vite néanmoins elle s'éloigne du Styx qui pourrait l'attraper de son eau noire, pour partir chérir les mots qu'elle aime tant. Les verbes particulièrement car au commencement étaient les verbes, ceux des lectures que la mère faisait à la petite fille, bibliques parfois.

La dent évoquée, qui est sienne, (première perte d'enfance qui ne mordra plus) fait revivre la dentellière de Pascal Laisné – ou est-ce une vision de lecteur ? – dont la compagne, enfant, avait comme voisin un rescapé d'Auschwitz qui ne parlait plus du tout et à qui elle portait à manger. Un jour il se remit à parler, mais à elle seulement.

Dans ce recueil ardent, Séverine Pirovano est féconde de textes d'une intensité vive. Les mo(r)ts remuent et sortent à la lumière, les motifs s'inscrivent sur le tissu en une création, elle fait quinze ou seize points d'aiguille car le mal n'est point sans ressource « Ils font que le monde s'anime. S'anime le souffle de dieu dans la narine de l'homme d'argile ».

Marie-Laure Jeanne Herlédan